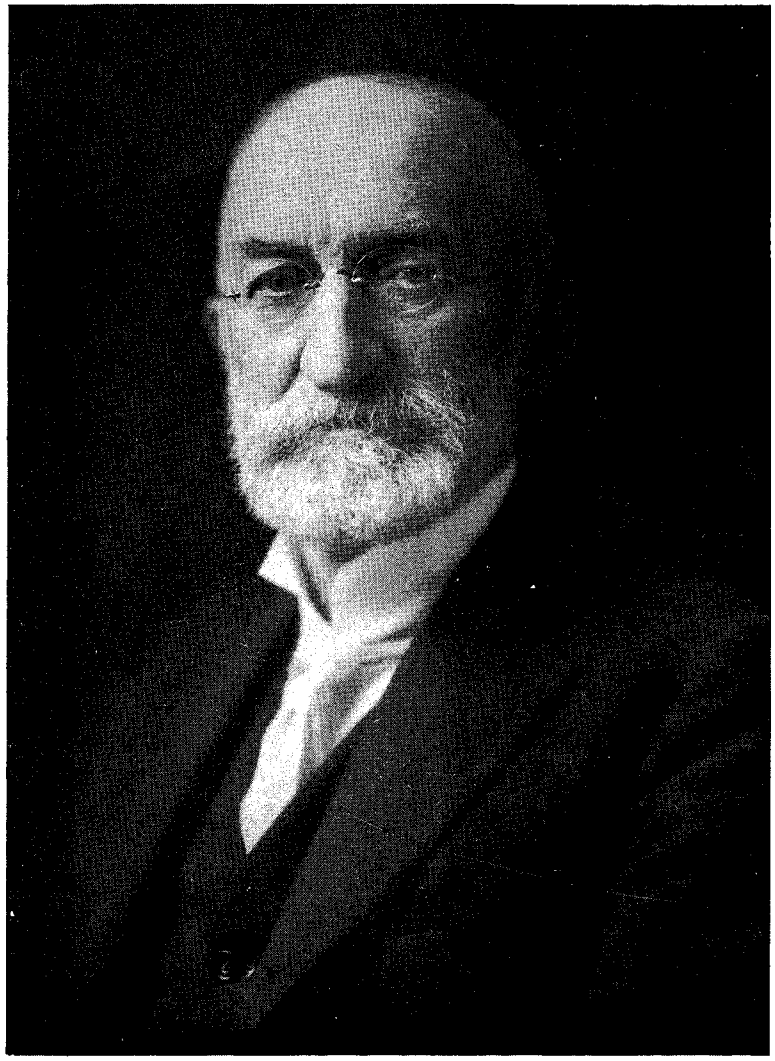

HEBER J. GRANT

LE SEPTIÈME PRÉSIDENT

HEBER J. GRANT

(1856–1945)

I

Parmi les personnes qui suivirent Brigham Young dans le voyage vers l'Ouest de 1847 se trouvait un jeune homme, Jedediah M. Grant; il avait trente et un ans, il était grand, droit, élancé; c'était un homme rempli d'un zèle brûlant envers la religion qu'il avait embrassée. Jour après jour cet adhérent ardent à l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours poursuivit son pénible voyage vers le nouveau lieu de rassemblement dans la vallée du lac Salé. Il connut de terribles tragédies en chemin. Tout d'abord, sa petite fille, Margaret, mourut et fut enterrée dans une tombe peu profonde. Ensuite son épouse, Caroline, incapable de supporter les épreuves du voyage, tomba malade et mourut. Jedediah ne voulut pas l'abandonner dans ces prairies désolées et aux ravages des bêtes sauvages. Il construisit un cercueil frustre qu'il fixa à son chariot et il ramena son corps à Salt Lake City où il put l'enterrer en toute sécurité. Mais malgré toutes ses épreuves et afflictions, son zèle envers sa religion ne diminua pas. Il augmenta plutôt avec les années et il devint l'un des meilleurs adjoints de Brigham Young.

Le 19 janvier 1851, Jedediah M. Grant fut élu maire de Salt Lake City, le premier et le 7 avril 1854, le président Brigham Young le choisit comme deuxième conseiller de la Première Présidence de l'Église. L'année suivante, Jedediah épousa Rachel Ridgeway Ivins, une jeune femme belle et accomplie. Il leur naquit un fils le 22 novembre 1856, qu'ils appelèrent Heber Jeddy.

J'ai questionné un jour le président Heber J. Grant au sujet de son père zélé et accompli. Il me répondit: «Je n'ai jamais connu mon père. Il mourut neuf jours après ma naissance!» Il ajouta que son père qui se levait la nuit en plein hiver pour s'occuper de son épouse et de son fils, avait attrapé un gros rhume qui s'était vite transformé en pneumonie. Jedediah mourut le 1er décembre 1856, quelques mois après son quarantième anniversaire. À partir de ce moment-là, sa veuve et son fils se débrouillèrent seuls.

Heber J. Grant mena une vie normale à Salt Lake City. Il raconte lui-même l'incident suivant qui arriva pendant son enfance et qui nous décrit bien deux présidents de l'Église: le président pionnier, Brigham Young, et l'enfant qui «s'accrochait» au traîneau.

Le président Grant raconte: «Pendant l'hiver 1862, j'avais à peu près six ans; il y avait beaucoup de traîneaux et comme je ne pouvais pas en faire à cette époque-là puisqu'aucun membre de la famille ne possédait ni traîneau ni chevaux, en garçon, j'avais l'habitude de courir dans la rue et de ‹m'accrocher derrière› un de ces traîneaux qui passaient près de chez nous et après avoir passé une ou deux rues, je sautais et je rentrais en courant.

«Une fois, je m'accrochai au traîneau du président Brigham Young et comme tous ceux qui le connaissaient le savent, il aimait bien les beaux attelages et il aimait aller vite. Je me suis donc fait enlever à une telle vitesse que je n'ai pas osé sauter et au bout d'un certain temps, j'ai eu froid. Le président Young qui me vit accroché à son traîneau dit immédiatement: ‹Frère Isaac, arrêtez!› Il demanda à son cocher, Isaac Wilson, de descendre, de me prendre et de m'envelopper douillettement dans les couvertures en fourrure du siège avant. Le président Young ne me parla pas tout de suite et puis il me demanda: ‹As-tu chaud?› et quand je lui répondis: ‹Oui›, il me demanda mon nom et où je vivais. Il me parla ensuite avec beaucoup de gentillesse et me dit qu'il avait beaucoup aimé mon père et que c'était un homme bon et il exprima l'espoir que je serais aussi bien que mon père. Notre conversation prit fin sur son invitation à venir le voir à son bureau un jour pour discuter avec lui. Ce que je fis très vite, et à partir de ma rencontre avec le président Young alors que je n'étais qu'un enfant, j'ai toujours été très bien accueilli au bureau ou chez lui, et j'ai appris non seulement à le respecter et à le vénérer mais aussi à l'aimer d'une affection proche de celle que j'aurais pu ressentir envers mon père si j'avais pu connaître et rendre un amour paternel.»

La veuve de Jedediah M. Grant gagnait sa vie en faisant de la couture et en étant logeuse quand Heber était jeune; ce n'est qu'en étant frugale qu'elle arrivait à joindre les deux bouts. La mère et son petit garçon étaient très proches l'un de l'autre et elle allait être l'influence dominante qui formerait sa carrière. Son fils raconte: «Elle s'approchait tant du Seigneur dans ses prières qu'elles furent pour moi une merveilleuse source d'inspiration de l'enfance jusqu'à l'âge d'homme!» Elle avait foi en son petit garçon et elle lui enseigna que non seulement il réussirait dans le monde des affaires mais encore qu'il deviendrait un des dirigeants de l'Église. Elle prenait soin de lui maintenant et, plus tard, il la ferait vivre. Ce fut cette influence stimulante lui venant de sa mère que ressentit Heber Jeddy Grant.

Au fur et à mesure que les années passaient, le garçon ressentait le désir naturel de gagner dans le combat de la vie dans tous les domaines. Il avait le désir d'exceller, de mener. Il raconte ce qui lui arriva dans le domaine du base-ball:

«Comme j'étais fils unique, ma mère m'éleva avec beaucoup de soins; en vérité je grandis plus ou moins selon le principe d'une plante de serre dont la croissance est ‹longue et efflanquée› et non solide. J'appris à balayer, à faire et à essuyer la vaisselle mais je lançai peu de pierres et je ne fis que peu de ces sports qui intéressent et attirent les garçons et qui les développent physiquement; donc lorsque je me suis inscrit dans un club de base-ball, les garçons de mon âge et un peu plus âgés jouaient régulièrement; les joueurs plus jeunes que moi-même étaient remplaçants et ceux qui étaient encore plus jeunes que moi se trouvaient dans la troisième catégorie et je jouais avec eux. Une des raisons en était que je ne pouvais pas lancer la balle d'une base à une autre; une autre raison était que je n'avais pas la force physique de courir ou de bien manier la batte. Quand je ramassais une balle, les garçons criaient en général: ‹Jette-la ici, poule mouillée!› Mes jeunes compagnons s'amusaient tant de moi que je m'engageai solennellement à jouer au base-ball dans l'équipe qui gagnerait le championnat du Territoire de l'Utah.

«À cette époque-là, pour vivre, ma mère avait des pensionnaires; je leur cirai les bottes jusqu'à ce que j'aie économisé un dollar que je dépensai pour acheter une balle de base-ball. Je passai des heures et des heures à jeter cette balle contre la grange du voisin (Edwin D. Woolley) ce qui le poussa à parler de moi comme étant le garçon le plus paresseux de la treizième paroisse. J'avais souvent si mal au bras que je ne dormais presque pas de la nuit. Mais je continuai à m'entraîner et je finis par faire partie de l'équipe qui gagna le championnat du Territoire. Une fois ma promesse faite à moi-même tenue, je me retirai de l'arène du base-ball.»

D'autres exemples pourraient être cités de la capacité de ce jeune garçon d'aller là où il voulait. Il avait le grand désir d'assister aux soirées ou aux spectacles du théâtre de Salt Lake mais il n'avait pas l'argent des billets. Des années plus tard, lorsqu'il devint le président du théâtre de Salt Lake, il a décrit avec beaucoup d'humour ses efforts couronnés de succès pour aller au balcon.

«Le garçon, le porteur d'eau au balcon pour pouvoir entrer, c'était votre humble serviteur, et quand la foule assoiffée du troisième balcon vidait le bidon de pétrole de 20 litres que j'utilisai comme seau d'eau et que je devais traverser la route pour aller le remplir au puits le plus proche, après le Social Hall, je souhaitais souvent que les ‹dieux du balcon› aient fait leur plein d'eau avant d'arriver au théâtre. Des années plus tard alors que je présidais

la compagnie théâtrale de Salt Lake et que j'avais ma loge, je regardai le troisième balcon et je repensais fréquemment au ‹garçon› qui portait l'eau à cette section et je me rappelais aussi l'époque où il s'était aussi trouvé sur la scène du théâtre de Salt Lake comme l'un des petits noirs de ‹La case de l'oncle Tom›.

Il y a des années de cela, dans un des premiers numéros de l'*Improvement Era,* le président Heber J. Grant a écrit: «Je n'ai jamais rien rencontré dans le combat de la vie qui ait eu plus de valeur pour moi que le fait d'accomplir le travail quotidien de mon mieux; et je sais que lorsque les jeunes font cela, ils sont mieux préparés au travail du lendemain.» Pour illustrer ce point, il raconta ensuite une de ses premières expériences dans le monde des affaires de Salt Lake City.

«Quand j'étais jeune et que j'allais à l'école, on me montra un homme qui était le comptable de la banque Wells, Fargo and Co de Salt Lake City et on me dit qu'il gagnait cent cinquante dollars par mois. Eh bien je me rappelle avoir calculé qu'il gagnait six dollars par jour, sans compter le dimanche, ce qui me parut une somme énorme. Avant même d'avoir lu les paroles inspirantes de Lord Bulwer Lytton, je rêvais d'être comptable et de travailler pour la Wells, Fargo and Co, et je m'inscrivis immédiatement au cours de comptabilité de l'université Deseret dans l'espoir de gagner un jour ce que je prenais pour un salaire énorme.

«Je cite avec plaisir ce qu'a dit Lord Bulwer Lytton: ‹Ce qui manque à l'homme, ce n'est pas le talent, c'est un dessein; non pas le pouvoir d'atteindre mais la volonté de travailler.›

«Il en résulta que quelques années plus tard, je trouvai une place de comptable et de chargé des polices dans une compagnie d'assurance. Bien qu'à quinze ans j'écrivais bien et que c'était tout ce qu'il fallait pour bien accuper le poste que j'avais, je n'étais pas pleinement satisfait et je continuai à rêver et à ‹barbouiller du papier› quand je n'avais rien d'autre à faire. Je travaillais sur le devant de la banque A. W. White and Co, et lorsque je n'avais pas de travail, je me portais volontaire pour travailler à la banque et pour faire tout ce que je pouvais pour utiliser mon temps sans penser à être payé ou pas car je n'avais que le désir de travailler et d'apprendre. Le comptable de la banque, M. Morf, écrivait bien et prit la peine de m'aider dans mes efforts de devenir un bon calligraphe. J'appris à si bien écrire que j'ai souvent gagné plus avant et après mes heures de bureau à écrire des cartes, des invitations, etc. et à dessiner des cartes que mon salaire normal. Quelques années plus tard, je reçus un diplôme à la Foire du Territoire pour la plus belle calligraphie d'Utah. Quand je me lançai dans les affaires, il y avait un poste libre à l'université pour enseigner la calligraphie et la comptabilité et pour

tenir la promesse que je m'étais faite à douze ou treize ans qu'un jour j'enseignerais dans ces branches, je posai ma candidature. Elle fut acceptée et je fus donc quitte de mon obligation envers moi-même.

«‹Ne jamais désespérer› a été l'une des étoiles qui ont guidé ma vie.

«À dix-neuf ans, j'étais comptable et je m'occupai des polices pour M. Henry Wadsworth, le représentant de Wells, Fargo and Co. Je ne travaillais pas à plein temps. Je ne travaillais pas pour la compagnie mais pour son représentant. Je fis la même chose qu'à la banque de M. White, je me portai volontaire pour classer des lettres de la banque, etc. et pour tenir la comptabilité de la Sandy Smelting Co que M. Wadsworth tenait personnellement.

«Cela plut tant à M. Wadsworth qu'il m'employa à encaisser pour la Wells, Fargo and Co, et me paya vingt dollars par mois pour ce travail en plus de mon salaire régulier de soixante-quinze dollars me venant des assurances. Je travaillai donc pour la Wells, Fargo and Co, et un de mes rêves était donc devenu une réalité.

«La veille du jour de l'an, j'étais resté tard au bureau pour écrire des cartes de visite. M. Wadsworth entra et remarqua avec bonne humeur que les affaires marchaient; que c'était mieux que cela ou quelque chose comme cela. Il parla du fait que j'avais fait la comptabilité de la Sandy Smelting Co sans compensation et il me fit un certain nombre de compliments qui me rendirent très heureux. Il me tendit alors un chèque de cent dollars qui me récompensait doublement de mon travail supplémentaire. La satisfaction que je ressentis à jouir de la confiance et de la bonne volonté de mon employeur représentait plus pour moi que deux fois cent dollars.»

Heber J. Grant n'avait pas vingt ans qu'il acheta à M. Wadsworth qui avait été promu directeur de la banque Wells-Fargo de San Francisco, pour 500 dollars, le droit d'utiliser son nom pour établir son affaire. Pour se procurer cette somme, il dut hypothéquer la maison de sa mère. Il va sans dire cependant qu'il la remboursa rapidement.

L'esprit d'entreprise que manifestait le jeune Heber J. Grant dans ses affaires attira l'attention du président Brigham Young. À vingt ans, on lui offrit le poste de caissier-adjoint de la Zion's Savings Bank and Trust Co que le président Young avait créée quelques années auparavant. Heber devait fournir une obligation pour se qualifier pour son nouvel emploi et il raconte une histoire intéressante à ce sujet:

«Je devais fournir une obligation de 25000 dollars en garantie de mon honnêteté. Je me rendis au bureau du président Brigham Young et comme il ouvrait la porte, sa cape sur le bras, je lui dis: ‹Frère Young, comme vous le savez, l'autre jour j'ai été élu caissier-adjoint de la Zion's Savings Bank and Trust Co, et on me demande une obligation de 25000 dollars en garantie de

mon honnêteté. J'ai pensé que cela serait très bien si le président de la banque signait cette obligation et je suis venu vous demander votre signature.› Il sourit et me dit: ‹Heber, je ne sais pas comment je pourrais faire pour ne pas signer votre obligation. J'ai dit tant de bonnes choses à la réunion des directeurs que si je refusais maintenant de signer l'obligation, ils m'accuseraient d'avoir menti!› Il ajouta qu'il la signerait avec grand plaisir!»

Le 1er novembre 1877, trois semaines avant son vingt et unième anniversaire, dans le temple de St-George qui venait d'être terminé, Heber J. Grant épousa Lucy Stringham. On nous a décrit Lucy comme «une femme douce, au caractère excellent et comme quelqu'un qui faisait preuve d'un très grand bon sens dans les affaires, ce qui contribua de façon peu négligeable aux premiers succès financiers de son mari.»

II

L'Église commençait à reconnaître l'esprit entreprenant et les capacités du fils de Jedediah M. Grant et son dévouement envers la religion de ses père et mère. Au cours de l'automne 1880, peu de temps avant son vingt-quatrième anniversaire, le président John Taylor l'informa qu'il avait été choisi pour présider le pieu de Tooele dont le siège se trouvait à Tooele. Cette nomination surprit beaucoup Heber J. Grant qui ne murmura pas et l'accepta, bien qu'il ait su qu'il lui serait plus difficile de gagner sa vie et de poursuivre ses affaires à Salt Lake City. Il ne recevrait pas de compensations matérielles de l'Église. Il devait payer son voyage aller-retour à Tooele et gagner assez pour faire marcher ses affaires et faire vivre sa famille.

Le président Grant nous a laissé des renseignements intéressants concernant ses expériences à Tooele. J'ai trouvé ce qui suit dans l'un de ses sermons:

«J'étais jeune, sans expérience, je n'avais jamais parlé en public de ma vie ni longtemps, jamais plus de dix minutes à la fois et je fus appelé à présider un pieu de Sion. Je me rappelle avoir prêché et dit tout ce à quoi je pouvais penser et certaines choses deux fois et m'être trouvé à court d'idées en sept minutes et demie d'après ma montre. Entre autres choses, j'ai dit aux membres que je ne connaissais pas les tâches qui m'étaient dévolues mais qu'avec l'aide du Seigneur, je ferais de mon mieux et qu'avec son aide, je ne craignais rien du tout et que je me débrouillerais. Je me rappelle qu'un frère me dit que j'avais fait une très grosse faute, que j'avais détruit mon influence en disant aux saints que je n'y connaissais rien.

«‹Eh bien, dis-je, ils pourront découvrir plus tard que j'ai du bon sens et cela les surprendra agréablement.›

«Le dimanche suivant, je ne fis pas mieux. Je fus à court d'idées en six ou sept minutes. Le dimanche d'après, ce fut la même chose. Le dimanche suivant, j'emmenai avec moi deux très bons prédicateurs et je descendis vers le sud du comté de Tooele, vers la colonie la plus lointaine, une petite ville du nom de Vernon que l'on appelait parfois String Town (la ville en enfilade) car elle était formée d'une longue suite de ranches. Il y avait un petit lieu de réunion en rondins, et comme je me dirigeais vers la réunion avec l'ancien membre du grand conseil du pieu de Sion Ensign, John C. Sharp qui était alors l'évêque de Vernon, je regardai autour de moi et je lui dis: ‹Eh bien, frère, personne ne va à la réunion.›

«‹Oh, dit-il, je pense qu'il y aura quelqu'un.› Nous escaladions une petite colline en venant de sa maison. Nous ne pouvions voir le lieu de réunion. Quand nous atteignîmes le sommet de la colline, je vis plusieurs chariots près du lieu de réunion mais je ne vis personne se rendre à la réunion. ‹Eh bien, dis-je, il y a des chariots mais je ne vois personne aller à la réunion.› Il dit: ‹Je pense qu'il y aura quelqu'un dans la chapelle.› Nous entrâmes dans la chapelle deux minutes avant 2 heures et la pièce était pleine, tous les sièges étaient occupés et nous étions les dernières personnes à entrer. Dès 2 heures, nous commençâmes la réunion; frère Sharp me dit qu'il avait essayé d'apprendre aux membres d'être assis avant 2 heures et apparemment il avait réussi. Je me suis levé pour faire mon petit discours de cinq, six ou sept minutes et je parlai pendant quarante-cinq minutes avec autant de liberté et d'Esprit du Seigneur que j'ai eu à prêcher l'Évangile pendant les quarante années qui se sont écoulées depuis. Je ne pus m'empêcher de verser des larmes de gratitude ce soir-là en m'agenouillant pour remercier Dieu du riche épanchement du Saint-Esprit, du témoignage qui m'était venu à l'âme et dans le cœur, confirmant la connaissance que j'avais de l'Évangile, me donnant plus de puissance à cause de la connaissance que j'avais que Dieu m'avait inspiré à proclamer son Évangile par l'intermédiaire de son Saint-Esprit.

«Le dimanche suivant, j'ai reçu une autre leçon dont j'ai été tout aussi reconnaissant bien que pas aussi heureux. Je suis allé à Grantsville, la plus grande paroisse du pieu de Sion de Tooele et je m'approchai du Seigneur dans à peu près la même disposition qu'Oliver Cowdery quand il dit au Seigneur: ‹Je veux traduire› et que le Seigneur lui répondit qu'il le pouvait. Mais comme il l'apprit plus tard, il n'étudia pas et il ne pria pas à ce sujet et il ne fit pas ce qu'il devait. J'ai dit au Seigneur que je voulais reparler aux saints de Grantsville; je me suis levé et j'ai parlé pendant cinq minutes et

j'ai, je crois, transpiré autant que si je m'étais trempé dans un ruisseau et je fus complètement à court d'idées. Mon discours fut l'échec le plus total qu'un mortel pouvait connaître. Je n'ai pas versé de larmes de gratitude mais j'ai parcouru plusieurs kilomètres loin de cette chapelle, dans les champs, au milieu des meules de foin et des bottes de paille et quand j'ai été assez loin, certain que personne ne pouvait me voir, je me suis agenouillé derrière l'une de ces meules et j'ai versé des larmes d'humiliation. J'ai demandé à Dieu de me pardonner d'avoir oublié que les hommes ne peuvent prêcher l'Évangile du Seigneur Jésus-Christ avec puissance, force et inspiration que s'ils reçoivent le pouvoir qui vient de Dieu; et là je lui ai dit, comme un enfant, que s'il voulait me pardonner mon égoïsme, s'il voulait me pardonner d'avoir imaginé que sans son Esprit, l'homme peut proclamer la vérité et trouver des cœurs qui veulent l'accepter, je m'efforcerais jusqu'au jour de ma mort de me souvenir d'où vient l'inspiration quand nous proclamons l'Évangile du Seigneur Jésus-Christ, le plan de la vie et du salut révélé une fois de plus sur terre. Je suis reconnaissant de pouvoir dire que pendant les quarante années qui se sont écoulées depuis, je n'ai jamais été humilié comme je l'ai été ce jour-là; et pourquoi? Parce que grâce au Seigneur, je ne me suis jamais levé avec l'idée qu'un homme ne pouvait toucher le cœur de ses auditeurs, saints des derniers jours ou pécheurs, que s'il possédait l'Esprit du Dieu vivant et pouvait ainsi rendre témoignage que c'est la vérité dans laquelle vous et moi sommes engagés.»

III

Après avoir travaillé fidèlement à la présidence du pieu de Tooele d'octobre 1880 à octobre 1882, Heber J. Grant fut appelé par révélation donnée par l'intermédiaire du président John Taylor au poste élevé d'apôtre. Cet appel lui parvint un mois avant son vingt-sixième anniversaire. C'était un poste de responsabilité pour un homme si jeune. Et pourtant lorsqu'on consulte l'histoire de son enfance, on trouve de nombreuses preuves qu'il était connu depuis longtemps qu'il recevrait un jour cet appel élevé. Je trouve ce qui suit dans un sermon que fit le président Grant en 1919:

«Quand j'étais un petit enfant, j'assistai à une réunion de la Société de Secours chez feu William C. Staines, au coin du South Temple et de Fifth East; ma mère s'y trouvait ainsi que ‹tante Em› Wells, Eliza R. Snow, Zina D. Young et de nombreuses autres sœurs. À la fin de la réunion, sœur Eliza R. Snow à l'aide du don des langues donna une bénédiction à chacune de ces

sœurs et sœur Zina D. Young en donna une interprétation. Après avoir béni les sœurs, elle se tourna vers le petit garçon qui jouait par terre et elle me bénit par le don des langues et Zina D. Young en donna l'interprétation. Je n'en compris bien sûr pas un mot et étant enfant, tout ce que je compris de l'interprétation était qu'un jour je serais un grand homme. Je pensai que cela voulait dire que je grandirais. Ma mère écrivit cette bénédiction. De quoi s'agissait-il? C'était une prophétie donnée par le don des langues selon laquelle son fils deviendrait un apôtre du Seigneur Jésus-Christ; et souvent elle me dit que si je me conduisais bien, je connaîtrais cet honneur. Je me suis toujours moqué d'elle, lui disant: ‹Chaque mère croit que son fils deviendra président des États-Unis ou détiendra un grand office. Vous devriez oublier cela, mère.› Je ne l'ai crue qu'après avoir eu cet honneur.»

Bien que lui-même et sa mère aient su, par l'intermédiaire du don des langues accordé à Eliza R. Snow qu'un jour «il serait apôtre du Seigneur Jésus-Christ» et bien que le président John Taylor l'ait nommé à cet appel élevé par une révélation spéciale, Heber J. Grant doutait beaucoup de ses qualifications ou de ses capacités à occuper ce poste important. Une autre expérience remarquable qu'il raconta plus tard ôta à jamais le doute de son esprit au sujet des raisons pour lesquelles il fut choisi.

Ce qui suit est tiré d'un des sermons qu'il fit après être devenu le président de l'Église:

«Du mois d'octobre 1882 où j'avais été appelé à faire partie du Conseil des Douze jusqu'au mois de février suivant, je ne connus que peu de joie et de bonheur dans mon travail. Un esprit me suivait qui me disait que je manquais d'expérience, d'inspiration, du témoignage pour être digne du poste d'apôtre du Seigneur Jésus-Christ. Ma chère mère m'avait inspiré un tel amour de l'Évangile et un tel respect et une telle admiration envers les hommes qui se tenaient à la tête de l'Église que lorsque je fus appelé à en faire partie, je fus accablé. Je sentais mon indignité, et comme l'adversaire profitait de ce sentiment de mon cœur, jour et nuit, l'esprit me poursuivait, me suggérant de donner ma démission et quand je témoignais de la divinité de l'œuvre dans laquelle nous sommes engagés, j'entendais ces parole: ‹Tu n'as pas vu le Seigneur; tu n'as pas le droit de rendre ce témoignage›, et j'étais très malheureux.

Mais en février 1883, alors que je voyageais à cheval dans la réserve des indiens Navajos, avec frère Brigham Young Jr et quinze ou vingt autres frères, y compris feu Lot Smith, l'ancien président de l'un des pieux d'Arizona pour rendre visite aux Navajos et aux Mokis (nous traversions une partie de la réserve des Navajos pour nous rendre dans celle des Mokis), nous faisions route vers le sud-est et soudain la route tourna et se dirigea presque vers le

nord-est mais il y avait un chemin, une piste qui partait dans la direction où nous voyagions. Huit ou dix d'entre nous étaient à cheval tandis que le reste voyageait en chariots. Frère Smith et moi, nous nous trouvions en queue de la compagnie. Quand nous arrivâmes à cette piste, je dis: ‹Attendez une minute, Lot. Où mène cette piste?›

«Il dit: ‹Elle ramène à la route à cinq ou six kilomètres d'ici mais nous devrons faire un détour de dix ou douze kilomètres pour éviter un grand ravin que les chariots ne peuvent traverser.›

«Je demandai: ‹Un cavalier peut-il traverser ce ravin?›

«Il répondit: ‹Oui.›

«Je dis: ‹Un homme seul peut-il y courir un risque quelconque de la part des Indiens?›

«Il répondit: ‹Non.›

«Je dis: ‹Je veux être seul; poursuivez votre chemin avec la compagnie et je vous retrouverai à la jonction de la route et de la piste.›

«Une des raisons pour lesquelles je demandai s'il y avait un risque, c'était parce que quelques jours auparavant notre compagnie s'était rendue à l'endroit où George A. Smith Jr avait été tué par les Navajos et je pensais à cela en parlant. J'avais peut-être parcouru deux kilomètres quand, par la bonté du Seigneur, je reçus parfaitement une manifestation selon mon intelligence – je ne vis pas les cieux, je n'y vis pas de conseil mais comme Léhi d'autrefois, j'eus l'impression de voir. Tout mon être était à ce point saturé de l'information que j'avais reçue que lorsque j'arrêtai mon cheval et que je restai là à communier avec le ciel, je suis aussi absolument convaincu de la communication qui me fut faite ce jour-là que si la voix de Dieu avait prononcé ces paroles.

«Il me fut manifesté là et à ce moment alors que j'étais assis et que je pleurais de joie que ce n'était pas à cause de mon intelligence, que ce n'était pas à cause de mes connaissances plus que d'un témoignage de l'Évangile, que ce n'était pas à cause de ma sagesse que j'avais été appelé à être un apôtre du Seigneur Jésus-Christ dans cette dernière dispensation. Mais c'était parce que le prophète de Dieu, l'homme qui était l'instrument de choix entre les mains du Dieu vivant pour rétablir sur terre le plan de la vie et du salut, Joseph Smith désirait que je fusse appelé; et que mon père, Jedediah M. Grant, qui avait donné sa vie pour l'Évangile tandis qu'il faisait partie de la présidence de l'Église, étant conseiller du président Brigham Young et qui était mort depuis vingt-six ans, voulait que son fils fût membre du Conseil des Douze. Il me fut manifesté que le Prophète et mon père pouvaient faire de moi un apôtre grâce à leur fidélité et aussi parce que j'avais mené une vie pure et qu'il ne tenait maintenant qu'à moi de faire de cet appel un succès ou

un échec. Je peux vous rendre témoignage à vous qui êtes ici aujourd'hui que je ne crois pas qu'aucun homme sur terre depuis ce jour de février 1883 jusqu'à aujourd'hui ait eu une plus grande joie, un bonheur plus parfait et exquis que je n'en ai éprouvé à élever la voix pour rendre témoignage de l'Évangile chez moi, à l'étranger, dans tous les pays et sous tous les climats où il m'a été donné d'aller.»

Heber J. Grant passa les années qui s'écoulèrent entre 1882 où il fut appelé à l'apostolat jusqu'en 1901 où il se rendit au Japon pour y ouvrir une mission, à rendre visite aux paroisses et aux pieux, à assister aux conseils des apôtres et à s'occuper de ses affaires importantes. La citation suivante tirée de l'un de ses sermons montre bien ses capacités d'homme d'affaires au cours de ces années-là:

«En 1890–91, de gros efforts furent faits pour introduire l'industrie de la betterave à sucre dans le territoire. À cause de la panique financière de 1891, beaucoup de ceux qui avaient souscrit des actions ne purent payer leurs cotisations et je fus envoyé dans l'Est des États-Unis pour m'y procurer les fonds nécessaires à la création de cette industrie. Comme à New York et à Hartford, dans le Connecticut, je n'avais pas réussi à me procurer tout l'argent nécessaire, je fus ensuite envoyé à San Francisco où je me procurai cent mille dollars auprès de M. Henry Wadsworth, le caissier de la banque de la Wells, Fargo and Co de cette ville. Je suis certain que ma fidélité en tant que son employé alors que j'étais jeune et à l'époque où il représentait la Wells, Fargo and Co à Salt Lake City, joua un rôle pour le pousser à prêter une si forte somme à mes associés à une époque où l'argent était si demandé.»

En 1893 les États-Unis connurent une importante dépression. La valeur des biens immobiliers et de toutes les denrées baissa; les gens retirèrent leur argent des banques et des centaines d'entre elles durent fermer leurs portes; des usines fermèrent et des hommes se retrouvèrent sans emploi. Le monde des affaires se trouvait plongé dans le chaos.

Heber J. Grant se trouvait parmi les milliers de personnes qui souffrirent de la dépression. Lors de la conférence d'octobre 1893 il décrivit l'état des affaires et sa situation financière propre aux saints.

«Les saints des derniers jours ont connu des moments difficiles et beaucoup parmi nous ont la mine allongée et pensent que nous nous trouvons dans une terrible situation alors qu'il n'y a pas de difficultés. Toute cette panique financière est une mystification du début jusqu'à la fin, dans le vrai sens du terme. Dans tout le pays, les gens ont pris peur. De quoi? De rien. Malgré de bonnes récoltes de coton, de blé et de maïs et la prospérité générale du pays, plus de 570 banques ont fermé; et j'ose affirmer que sur ce

nombre il n'y en a que très peu qui firent faillite parce qu'elles se trouvaient dans une mauvaise situation financière. Pourquoi ont-elles fait faillite? Tout simplement parce que les gens ont eu peur, ont retiré leur argent des banques et, dans de nombreux cas, pour le cacher. Neuf fois sur dix, ils n'avaient pas la moindre raison de retirer leur argent des banques. On estime que de toutes les transactions faites, quatre-vingt-quinze pour cent ont lieu à crédit et que seul cinq pour cent d'argent réel circule pour faire marcher les affaires d'un pays. Nous avons eu si peur que les quatre-vingt-quinze pour cent ont été réduits à vingt pour cent; en d'autres termes, près de quatre fois plus de réduction qu'il n'y avait d'argent pour traiter les affaires. Il en est résulté que tout le monde a eu peur de tout le monde et, comme je l'ai dit, 570 banques ont fait faillite; presque sans exception, elles étaient entièrement solides et solvables.

«Je veux vous avouer qu'avec de nombreuses autres personnes, j'ai mal agi. Pourquoi? Parce que nous avions tellement hâte de gagner de l'argent et nous nous sommes endettés et maintenant nous ne pouvons pas rembourser rapidement nos dettes. Je ne le peux pas pour la raison que 10 000 dollars de nantissement subsidiaire qui est bon ne réuniraient pas 1 000 dollars. Pour la première fois de ma vie, des gens sont venus me trouver pour me demander de leur rembourser l'argent que je leur devais et j'ai dû leur demander un délai. Si le Seigneur me pardonne cette fois-ci, je ne m'y laisserai jamais plus prendre. J'ai emprunté de l'argent depuis l'âge de dix-huit ans. Mais si je pouvais seulement rembourser ce que je dois maintenant, je crois que je me contenterais des bénédictions du Seigneur quelles qu'elles soient, nombreuses ou petites.

«Je suis allé dans la rue avec 30 000 dollars de titres et j'ai essayé d'emprunter 10 000 dollars, et pour cela, j'aurais payé vingt pour cent d'intérêt. Mais je n'ai rien pu avoir. Pour ce qui concerne nos biens ils n'ont pas de valeur réelle pour nous si ce n'est dans la mesure où nous sommes prêts et disposés à les utiliser pour l'avancement du royaume de Dieu. Notre devoir est de pourvoir aux besoins de notre famille; mais notre devoir n'est pas de vivre dans l'extravagance. Notre devoir n'est pas de travailler pour obtenir de la richesse pour orner nos personnes. Bien entendu j'aime voir les gens avoir de bonnes choses et j'espère voir le jour où les saints des derniers jours seront riches. Mais je tiens à vous dire que si nous ne devenons pas plus humbles, plus pieux, plus fidèles à garder les commandements de Dieu, je ne m'attends pas à ce que nous devenions riches. Toutes les fois que nous apprenons à être disposés à utiliser les moyens que Dieu nous donne pour l'avancement de son royaume, les saints n'auront pas de difficultés financières particulières; le Seigneur les bénira et leur donnera de l'abondance. Ce

que nous devons faire c'est rechercher la lumière et l'inspiration de son Esprit pour nous guider tout le temps et il nous donnera tout le reste qui nous est nécessaire.»

À la conférence d'octobre 1894, frère Grant fit un sermon vigoureux au sujet de l'industrie domestique et de la nécessité de garder l'argent chez soi. En ce qui concerne la valeur du conseil précédent, il l'illustre en racontant l'histoire suivante:

«Je me rappelle avoir entendu il y a six mois, dans l'Assembly Hall, frère George L. Farrel faire une déclaration au sujet des denrées fabriquées au foyer. Je l'ai citée depuis à chaque conférence et j'espère continuer à la citer. Il déclara avoir acheté des chaussures de fabrication domestique et il rencontra au dépôt l'homme à qui il devait de l'argent pour ces chaussures. Il alla à lui et lui donna les 5 dollars. Cet homme se tourna, vit quelqu'un à qui il devait de l'argent et lui tendit les 5 dollars. Qui vit quelqu'un d'autre et les lui donna. Qui vit quelqu'un d'autre et les lui donna et le quatrième homme vint trouver frère Farrell et lui dit: ‹Frère Farrell, je vous dois 6 dollars; en voilà 5. Je vous donnerai l'autre dollar la prochaine fois que je vous verrai.› Les 5 dollars annulèrent presque aussi rapidement que cela me prend pour le dire 25 dollars de dettes. Et les dettes sont un esclavage; ils annulèrent donc 25 dollars d'esclavage des épaules de ces gens.»

Heber J. Grant aimait toujours parler de la doctrine du salut personnel. Il croyait fermement en cette doctrine selon laquelle le Seigneur aide ceux qui s'aident. Lors de la conférence de 1895, il traita de ce sujet avec force:

«Si vous voulez savoir comment vous pouvez être sauvés, je peux vous le dire; c'est en gardant les commandements de Dieu. Aucune puissance de la terre, aucune puissance de dessous la terre ne peut vous empêcher, ni vous ni moi ni aucun saint des derniers jours, d'être sauvés à part nous-mêmes. Nous sommes les architectes de notre vie, non seulement de la vie d'ici mais de la vie à venir dans l'éternité. Nous pouvons accomplir chaque obligation que Dieu exige des hommes. Aucun commandement ne nous a jamais été donné sans que Dieu ne nous ait donné le pouvoir de le garder. Si nous échouons, nous sommes responsables de cet échec et nous seulement car Dieu dote ses serviteurs, du président de l'Église au membre le plus humble, de toutes les capacités, de toute la connaissance, de tout le pouvoir qui sont nécessaires pour accomplir fidèlement, avec diligence et correctement tous les devoirs et les obligations qui leur incombent et nous, et nous seuls, nous devrons répondre si nous échouons à cet égard.»

En 1897, frère Grant fut gravement malade et dut être opéré pour une appendicite. Il passa quelques mois sans pouvoir quitter sa maison et vaquer à ses occupations régulières. Le 12 mars 1898 il prit pour la première fois en

près d'un an la parole au Tabernacle de Salt Lake City et il décrivit ainsi sa maladie et sa guérison:

«C'est pour moi un grand plaisir que de me retrouver une fois de plus devant les saints des derniers jours dans ce Tabernacle. Comme la plupart des saints des derniers jours qui se trouvent ici le savent, cela fait presque une année depuis que j'ai occupé cette position et pendant ce temps, j'ai dû subir une opération très grave qui, selon les journaux médicaux, aurait dû mettre un terme à ma vie. Il est écrit qu'il est impossible à un homme de guérir s'il se trouve dans la condition dans laquelle je me trouvais au moment de l'opération. Mais je suis reconnaissant d'être ici et j'ai envie de remercier mon Père céleste et les frères de la prêtrise qui m'ont imposé les mains et m'ont béni pendant l'épreuve et m'ont promis la guérison. Depuis ce temps, j'ai également beaucoup souffert d'une pneumonie. Quelques années auparavant, j'avais essayé de m'assurer sur la vie mais les compagnies refusèrent. Leurs médecins me dirent que si j'avais une pneumonie, j'en mourrais. Mais je suis toujours ici, en dépit du rapport des médecins des compagnies d'assurence sur la vie. J'ai le plaisir de mêler ma voix de nouveau à celle des saints des derniers jours et de rendre témoignage de la connaissance qui est la mienne de la divinité de l'œuvre dans laquelle nous sommes engagés.»

Essayant toujours de s'accomplir et ressentant une satisfaction suprême à surmonter les difficultés qui se trouvaient sur son chemin, frère Grant entreprit alors d'apprendre à chanter. Le récit délicieux qu'il fit de cet accomplissement se trouve dans un article qu'il publia en 1900 dans l'*Improvement Era*. Je le reproduis ici en partie:

«Parce que je crois qu'un grand nombre de personnes qui n'ont jamais chanté pourraient bénéficier de la lecture de mes efforts et pourraient se sentir encouragés pour apprendre à chanter, j'ai décidé de faire profiter de mon expérience les lecteurs de l'*Era*.

«Ma mère a essayé de m'apprendre à chanter quand j'étais tout jeune mais elle n'y est pas arrivé à cause de mon incapacité à chanter juste. J'ai fait partie d'une classe de chant qu'enseignait le professeur Charles J. Thomas qui essaya et essaya en vain de m'apprendre à dix ans à monter la gamme ou à chanter un air tout simple et qui finit par abandonner de désespoir. Il dit que je ne pourrais jamais apprendre à chanter dans ce monde. Il pensait peut-être que je pourrais apprendre cet art divin dans un autre monde. Depuis cet essai j'ai fréquemment essayé de chanter quand je voyageais à cheval à des kilomètres de toute personne qui pourrait m'entendre, mais je n'ai jamais réussi à chanter ne serait-ce qu'un seul couplet de nos cantiques familiers et fréquemment même pas une seule phrase.

«Il y a près de dix mois, alors que j'écoutais frère Horace S. Ensign chanter, je fis la remarque que je donnerais bien volontiers deux ou trois mois de mes loisirs si ce faisant, je pouvais chanter un ou deux cantiques. Il répondit que n'importe qui peut apprendre à chanter s'il a une voix assez bonne, s'il est persévérant et est prêt à s'exercer beaucoup. Je répondis que j'avais une voix forte et une grande persévérance. À cette époque-là, il travaillait pour moi et, en plaisantant, je lui dis que bien qu'il n'ait pas été engagé comme professeur de musique, j'étais prêt à prendre sur l'instant ma première leçon de musique de deux heures au sujet du cantique ‹Ô mon Père›. À ma grande surprise, au bout de quatre ou cinq jours, je pouvais chanter ce cantique avec frère Ensign sans faire aucune erreur. Au bout de deux semaines, je pouvais le chanter tout seul tout en chantant trop bas quelques notes hautes.

Mon oreille qui n'était pas exercée musicalement ne le détectait pas et la seule façon dont je pouvais m'en rendre compte, c'était si frère Ensign et mes autres amis me faisaient remarquer mon erreur.

«L'un des dirigeants de l'Église qui m'entendit chanter lorsque je commençais à m'exercer dit que ma façon de chanter lui rappelait fort la poésie de feu l'apôtre Orson Pratt. Il dit que frère Pratt n'avait écrit qu'un poème et qu'on aurait dit qu'il l'avait écrit sommairement sans le terminer.

«Au bout de deux ou trois mois, je pouvais chanter non seulement ‹Ô mon Père› mais aussi ‹Dieu possède mille moyens›, ‹Venez, venez, sans craindre le devoir› et deux ou trois autres cantiques. Peu de temps après cela, au cours d'un voyage dans le sud, je chantai un cantique ou plusieurs dans chacun des pieux d'Arizona et à Juarez, au Mexique. À mon retour à Salt Lake City, j'essayai de chanter ‹Ô mon Père› dans le grand Tabernacle en espérant donner une leçon aux jeunes et les encourager à apprendre à chanter. Ce fut un échec car je chantai faux presque chaque couplet et au lieu d'encourager les jeunes, je crains bien de les avoir découragés.

«Quand j'ai commencé à m'exercer, si quelqu'un se joignait à moi en chantant la basse, le ténor ou l'alto, je ne pouvais pas chanter juste. Je ne pouvais pas non plus chanter accompagné à l'orgue ou au piano car la diversité des sons me troublait.

«Je suis heureux de pouvoir dire que je peux maintenant chanter accompagné d'un piano ou de l'orgue et je peux aussi chanter la première voix de ‹Dieu possède mille moyens› en duo, en trio ou en quatuor. J'ai appris de nombreux chants et frère Ensign ainsi que plusieurs personnes qui s'y connaissent en musique à qui j'ai chanté au cours des dernières semaines m'ont assuré que j'avais réussi à ne faire aucune erreur alors que je crains que cela n'en serait pas le cas si je devais faire un essai en public. Cependant j'ai décidé de continuer à essayer de chanter le cantique ‹Ô mon Père› dans

le Assembly Hall ou dans le grand Tabernacle jusqu'à ce que je puisse le chanter sans fausses notes.

«Lors de mon récent voyage en Arizona, je demandai aux frères Rudger Clawson et J. Golden Kimball s'ils ne voyaient aucune objection à ce que je chantasse cent cantiques ce jour-là. Ils prirent cela pour une plaisanterie et m'assurèrent qu'ils en seraient ravis. Nous nous rendions de Holbrook à St-Johns qui se trouvait à près de quatre-vingt-seize kilomètres de là. Après avoir chanté une quarantaine de fois, ils m'assurèrent que si je chantais les soixante qui restaient, ils auraient tous deux une crise de nerfs. Je ne prêtai aucune attention à leurs supplications mais je m'en tins au marché que j'avais fait avec eux et je chantai les cent cantiques. Cent quinze cantiques par jour et quatre cents en quatre jours, c'est la répétition la plus importante à laquelle je me sois livré.

«Aujourd'hui ma surdité musicale a disparu et si je m'assieds au piano et que je joue la mélodie, je peux apprendre un cantique en dix fois moins de temps qu'il ne me fallait lorsque j'ai commencé à répéter.»

IV

Le 14 février 1901, la Première Présidence annonça qu'une nouvelle mission de l'Église serait ouverte au Japon et que frère Heber J. Grant avait été choisi pour commencer le travail missionnaire dans ce pays lointain. Frère Grant répondit avec empressement à cet appel et se mit à faire des préparatifs pour son départ.

À cet égard, il raconte une histoire intéressante: «L'expérience la plus merveilleuse de ma vie dans le domaine des finances m'arriva entre le moment où je fus appelé à me rendre au Japon et le moment de mon départ. Alors que je sortais de la réunion qui avait eu lieu dans le temple et dans laquelle j'avais accepté l'appel, l'apôtre John W. Taylor me rattrapa et me dit: ‹Attendez et laissez sortir tous les autres frères.› Et puis il poursuivit: ‹Je sais qu'aujourd'hui vous avez fait un aussi grand sacrifice que celui d'Abraham des temps anciens lorsqu'il accepta d'offrir son fils Isaac. Vous n'êtes pas en état d'accepter cet appel à cause des dettes que vous avez. Le Seigneur a accepté votre sacrifice et je prophétise que vous vous rendrez au Japon en homme libre financièrement parlant.› En quatre mois, j'avais payé 4 600 dollars de dîme. J'avais payé toutes les obligations que mes amis avaient avalisées et quand je partis, au lieu de me trouver financièrement dans la détresse, j'étais pratiquement libre.»

Avant de quitter Salt Lake City, il parla aux jeunes de l'Église au cours de la conférence de juin et leur donna d'excellents conseils:

«En disant au revoir aux jeunes gens et jeunes filles qui forment les associations d'Amélioration mutuelle, je veux leur faire bien comprendre ce qu'a dit aujourd'hui frère Roberts: c'est le travail qui compte pour vous, jeunes gens et jeunes filles; c'est le respect de la Parole de Sagesse; c'est le paiement de la dîme; c'est éviter de vous trouver en mauvaise compagnie; c'est accorder plus de valeur à la vertu qu'à la vie; c'est écouter les conseils et les avis de vos pères et mères et de la prêtrise de Dieu; c'est faire votre devoir; ce sont toutes ces choses qui vous honoreront aux yeux de Dieu et qui vous ramèneront en sa présence.

«Jeunes gens et jeunes filles, je vous laisse mon témoignage que Dieu vit, que Jésus est le Christ, que Joseph Smith fut et est un prophète de Dieu et qu'aujourd'hui Lorenzo Snow est un prophète de Dieu. Comment je le sais? Je le sais aussi bien que je sais que je me trouve ce soir devant vous. Je sais ce qu'est la chaleur, ce qu'est le froid; je connais la joie et je connais les chagrins; et je vous dis qu'à l'heure des chagrins, à l'heure de l'affliction, à l'heure de la mort, Dieu a entendu et répondu à mes prières et je sais qu'il vit. Je vous laisse ce témoignage.»

Lors d'une réception d'adieu qui eut lieu le 11 juin chez le président Grant, le président Joseph F. Smith mit l'accent sur l'importance de la mission que frère Grant allait entreprendre et il exprima ses félicitations et ses vœux pour le succès et le bon retour des missionnaires. Je citerai ci-dessous une partie du discours du président Smith:

«Je dis à frère Heber J. Grant que nous sommes heureux à la pensée que vous a été confiée la grande tâche d'ouvrir la porte de l'Évangile de Jésus-Christ à l'une des premières nations de la terre à notre époque. Ce sont les enfants de Dieu et des âmes à sauver; ils sont intelligents et ingénieux. Nous nous attendons à ce que frère Grant fasse son devoir dans cet appel et nous savons qu'il le fera et nous le soutiendrons de notre foi et de nos prières. Peu m'importe s'il arrive à apprendre la langue ou pas, s'il y reste jusqu'à ce que les serviteurs de Dieu lui disent: ‹Rentrez›, son nom sera connu de tout temps avec honneur et bénédictions et des centaines de personnes, oui, des milliers et peut-être des millions de personnes recevront l'Évangile à la suite de son travail au début; nous félicitons donc frère Heber pour cette mission. Elle est importante et nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour l'aider à réussir et pour lui valoir les bénédictions de Dieu et voir sa vie protégée. Que le Seigneur bénisse votre maison pendant votre absence et bénisse vos enfants qui restent à la maison et votre épouse qui restera chez vous, qu'il la soutienne et la bénisse jusqu'à votre retour pour qu'elle reste à la

tête de la famille et reçoive du Seigneur le pouvoir de diriger et de contrôler avec sagesse et amour.»

Peu après son arrivée au Japon, le président Grant adressa le long discours suivant au peuple japonais pour annoncer le but de sa mission. À cause de son importance historique, je le présenterai en entier:

AU PEUPLE JAPONAIS

«En compagnie de mes associés qui vous sont envoyés du siège de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours qui se trouve à Salt Lake City (Utah), en tant qu'apôtre et ministre du Dieu tout-puissant, je vous salue et vous invite à considérer le message important que nous vous apportons. Nous ne venons pas à vous dans le but d'essayer de vous priver des vérités auxquelles vous croyez ni des lumières dont vous avez eu le bonheur de jouir. Nous vous apportons une lumière plus grande, une plus grande vérité et une connaissance plus avancée que nous vous offrons librement. Nous vous reconnaissons comme étant les enfants de notre Père commun, le Créateur de l'univers. L'esprit de l'homme, son moi intelligent est l'enfant de Dieu; les hommes et les femmes de toutes les races, de toutes les familles, les tribus et les langues de la terre sont donc frères et sœurs. C'est donc dans un esprit de fraternité que nous vous approchons, désirant votre bien-être, maintenant et dans la vie future. Notre mission est un devoir. Dieu nous a commandé de proclamer sa parole et sa volonté au monde. C'est selon son autorité divine que nous agissons et non en notre nom ou à des fins personnelles. Nous vous supplions d'écouter nos paroles.

«À toutes les époques il s'est trouvé des hommes inspirés par le Tout-Puissant pour le bénéfice de leur race et de leur pays. La lumière qu'ils apportèrent peut être rapprochée de celle des étoiles du firmament. Elle était adaptée à l'époque et aux conditions qui prévalaient lorsqu'ils apparurent. Ils attendaient tous une époque où une lumière plus forte et une vérité supérieure se manifesteraient. Nous vous déclarons que cette révélation supérieure a eu lieu et nous sommes envoyés par le pouvoir d'en-haut pour vous le faire connaître. Le pouvoir, la puissance et le progrès des nations que l'on appelle chrétiennes proclament qu'il existe quelque chose dans leur foi qui est grand et plein de force pour le bien. Mais les divisions et les querelles qui existent parmi les diverses sectes qu'elles forment prouvent qu'elles ont quelque chose de mauvais qui tend à la lutte au lieu de l'union, à la guerre au lieu de la paix. La vérité, c'est que Jésus de Nazareth a présenté au monde la religion divine qui avait pour but d'unir toute l'humanité pour ne former qu'une famille et de racheter la terre du mal. L'erreur s'est glissée chez ceux

qui se disent ses disciples, les ténèbres se sont répandues sur la surface du monde et la lumière pure des cieux a été obscurcie.

«Le grand Dieu éternel, dans une miséricorde infinie a rétabli cette foi qu'avait présentée son Fils, Jésus-Christ, qui est revenu, a de nouveau organisé son Église sur terre et a conféré l'autorité aux serviteurs qu'il a choisis de proclamer la foi chrétienne dans sa simplicité des débuts, accompagnés de la même autorité et du même pouvoir. Ceci est préparatoire à la consommation de toutes choses dont les voyants, les sages, les poètes et les prophètes de tous les siècles depuis le début des temps ont parlé. Le grand Dieu éternel a parlé du haut des cieux et il a ouvert la communication entre lui et son peuple. Il commande à ses enfants de tous les pays, de toutes les classes, de toutes les croyances, de tous les rangs et de toutes les couleurs de se détourner de leurs mauvaises habitudes, de se repentir de leurs péchés et de s'approcher de lui par l'Esprit ainsi que d'être baptisés par immersion dans l'eau par un détenteur de son autorité, pour la rémission des péchés, avec la promesse que par l'imposition des mains de messagers autorisés, le Saint-Esprit sera accordé à toutes les personnes qui obéissent ainsi à sa parole. Ce sera une nouvelle naissance et ouvrira la porte du royaume céleste à toutes les âmes obéissantes.

«Par son autorité, nous tournons la clef divine qui ouvre le royaume céleste aux habitants du Japon. Nous leur disons à tous: venez à la lumière qui a été répandue par le soleil de la justice. Nous vous offrons des bénédictions sans prix. Elles n'appartiennent pas à l'homme, elles ne viennent pas par le pouvoir de l'homme mais elles viennent des cieux où vit le vrai Dieu vivant et où il règne avec majesté et gloire. Ce qu'ont reçu vos ancêtres qui était bon et amène à bien agir n'était que la lueur du demi-jour. Nous vous apportons la vérité dans toute sa splendeur, directement du grand luminaire du jour. Venez à la lumière et à la vérité et marchez sur le chemin qui mène à la présence divine et éternelle! Alors votre âme sera remplie de paix, d'amour et de joie et vous apprendrez à vous unir aux grands et aux purs de toutes les nations pour établir le grand règne de justice sur terre, et dans la vie future vous reposerez avec les justes et les rachetés, dans la présence immédiate de notre Père céleste et votre gloire et royaume seront célestes et éternels.

Votre serviteur en Christ
HEBER J. GRANT»

Après avoir présidé la mission japonaise pendant dix-huit mois, le président Grant adressa la lettre suivante, très intéressante, aux saints de la mission européenne, en réponse à une demande de Joseph J. Cannon, l'éditeur

du *Millenial Star.* Comme elle exprime ce que ressentait le président Grant à cette époque-là, je la reproduirai en partie:

«Tokyo, Japon, le 12 janvier 1903

Aux saints de la mission européenne,

«Il y a quelques jours j'ai reçu une lettre de frère Joseph F. Cannon qui me demandait une ‹contribution›. Mon cœur a répondu promptement: ‹Oui, avec grand plaisir› mais quand j'ai poursuivi ma lecture et que j'ai découvert que ce qu'il voulait c'était une production littéraire pour le *Star,* je n'ai pas ressenti autant de plaisir que je m'y attendais.

«Je n'ai que peu écrit à des fins de publication; quelques articles pour l'*Era* furent les seuls efforts que je fis dans ce domaine et je les écrivis à la demande de frère Edward H. Anderson, le rédacteur adjoint dans l'espoir qu'ils inspireraient les jeunes à contribuer aux colonnes de ce bon magazine et pour essayer de leur instiller le désir de ne jamais se laisser décourager dans le combat de la vie mais de poursuivre jusqu'à la victoire finale.

«Je salue les bons membres de la mission européenne, et bien que cette lettre doive traverser le Pacifique, l'Atlantique et le continent américain avant de parvenir à destination, je sens pourtant que les saints de cette mission ne sont pas très éloignés, qu'ils sont proches de moi et me sont chers. Mes rapports étroits avec les présidents John Taylor et George Q. Cannon ainsi qu'avec d'autres membres des îles Britanniques, en particulier le président John R. Winder qui fut presque un père pour moi, avec le président Anthon H. Lund de Scandinavie et ce ‹cher grand homme›, Karl G. Maeser d'Allemagne, me donnent le sentiment de connaître personnellement beaucoup d'entre vous dans tous les pays de la mission européenne.

«Nous avons la même foi et nous avons un espoir commun dans la vie ainsi que pour les éternités à venir. Je sais que vous avez le même amour pour l'œuvre de Dieu que moi et que vous avez le même désir de faire progresser l'œuvre de notre Maître sur terre, dont vous avez reçu la connaissance grâce aux bénédictions du Seigneur. Je sens que nous ne sommes qu' ‹un› conformément aux enseignements de notre Seigneur Jésus-Christ. Il n'existe rien de plus vrai que le fait que l'Esprit nous unit. Cette vérité s'est imposée à moi avec force quand je voyageais parmi les Indiens d'Arizona, du Nouveau-Mexique, dans la république du Mexique et depuis mon arrivée au Japon. Mon cœur a ressenti une véritable affection envers les Indiens et le peuple de ce pays et j'ai le désir brûlant de les voir venir à la connaissance de l'Évangile de la vie et du salut.

«Alors que je vous écris cette lettre et que je pense aux six ou sept fois depuis que j'ai été appelé à l'apostolat où la Présidence n'avait plus qu'à

m'appeler à aller à Liverpool, je repense au fait que nous ne savons jamais ce qui nous attend. Je n'avais jamais pensé que je communiquerais par lettre du Japon avec vous au lieu d'avoir le plaisir de faire personnellement votre connaissance. Je ne pensais pas non plus quand mon nom fut étudié pour la présidence de la mission européenne que je n'aurais pas été avec vous depuis longtemps. Quand le Seigneur m'enverra à vous, je suis sûr que vous m'accueillerez de bon cœur et à cause de tout ce que les frères Rulon S. Wells, Joseph et James McMurrin, John Nicholson, Henry W. Naisbitt, les membres de mon collège et d'autres personnes qui ont présidé à Liverpool m'ont dit de tous les cœurs fidèles et chaleureux d'un bout à l'autre de la mission, je m'attends à ressentir une grande joie lorsque je ferai votre connaissance.»

La lettre ci-dessus était presque une prophétie car quelques mois plus tard, le président Grant fut rappelé chez lui et là, le président Joseph F. Smith lui apprit qu'il avait été choisi pour présider la mission européenne. J'ai retiré ce qui suit d'un des sermons qu'il fit plus tard:

«Je me souviens que pendant que je travaillais au Japon, parce que je n'avais pas pu apprendre la langue, je ne fus pas tout à fait heureux dans mon travail là-bas. Je me souviens être sorti dans les bois, m'être agenouillé et avoir prié Dieu disant que quand mon œuvre serait finie là-bas je serais heureux de pouvoir être appelé dans les îles Britanniques pour succéder à frère Francis M. Lyman. Deux ou trois jours après cette prière j'ai reçu un télégramme: ‹Rentrez par le premier bateau.› Quand j'arrivai chez moi, le président Smith me dit qu'ils avaient décidé de m'envoyer en Europe pour y succéder à frère Lyman. Il dit: ‹Nous réalisons que les deux années ou plus que vous avez passées au Japon ont été tout sauf satisfaisantes au point de vue de la joie qui entre dans le cœur des missionnaires lorsqu'ils amènent des âmes à la connaissance de la vérité et nous voulons que vous ayez au moins une année d'une véritable expérience missionnaire.› Quand j'allai dans son bureau lui dire au revoir et que je lui dis: ‹Je vous verrai dans un an›, il me dit: ‹Nous avons décidé d'en faire un an et demi.› Je dis: ‹Multipliez cela par deux et n'en dites rien et j'en serai heureux›, et c'est exactement ce qu'il fit. J'y ai passé un peu plus de trois années et je n'ai jamais ressenti autant de joie, plus de satisfaction sincère de ma vie que pendant ces trois années-là où je ne pensais à rien d'autre qu'à faire connaître l'Évangile du Seigneur Jésus-Christ.»

De retour du Japon le président Grant arriva à Salt Lake City en septembre 1903. Quelques semaines plus tard il repartait pour l'Europe. Le 28 novembre, à son arrivée en Angleterre, il publia le discours suivant aux saints européens qui se trouve reproduit ici en partie:

«Aux saints de la mission européenne:

«En me chargeant des devoirs du président de cette mission au seuil de cette nouvelle année, j'envoie mes vœux aux missionnaires et aux saints d'Europe et des pays adjacents où l'Évangile est prêché.

«En vous écrivant, je repense que l'on ne sait pas ce qu'un jour, un mois ou une année apportera. Le 12 décembre 1902, j'étais assis à Tokyo, la capitale du Japon, et j'écrivais aux saints de cette mission et j'exprimais ma surprise à communiquer avec eux du Japon mais ce n'était pas pour moi une aussi grande surprise que de me retrouver assis aujourd'hui dans le bureau de Liverpool en train de faire la même chose.

«Alors que nous n'avons qu'une idée limitée de ce qui nous arrivera à l'avenir, il y a pourtant une chose pour laquelle je suis vraiment reconnaissant envers notre Père céleste, c'est l'assurance parfaite que j'ai que tout ira bien pour nous dans le combat de la vie ainsi que dans l'éternité à venir, à condition que nous en tant que saints, nous fassions entièrement notre devoir jour après jour et que nous puissions savoir à la fin de chaque journée de travail que nous avons fait de notre mieux.

«Lorsque je vous écrivais du Japon, j'avais déclaré que je m'attendais à ressentir une grande joie à faire la connaissance des saints de la mission européenne si, par une intervention providentielle du Seigneur, je devais y être envoyé. Je disais cela à cause de mes rapports étroits avec les présidents John Taylor, George Q. Cannon, John R. Winder, Anthon H. Lund, avec ce grand éducateur, Karl G. Maeser, et avec d'autres hommes et femmes nobles qui sont venus de cette mission grâce aux vérités de l'Évangile. Je le disais aussi à cause des assurances que j'avais reçues du président Joseph F. Smith et des membres de mon collège ainsi que des autres frères qui avaient présidé ce pays, au sujet des saints chaleureux, fidèles et sincères qui se trouvent encore dans cette mission.

«Si je dois juger l'avenir à la lumière du bref passé, ma mission sera heureuse et occupée car j'ai déjà pris un grand plaisir à m'associer aux anciens et aux saints que j'ai rencontrés depuis mon arrivée en Angleterre.»

Je n'ai pas assez de place dans ce chapitre limité pour décrire toute l'œuvre qu'accomplit le président Grant pendant les trois années où il présida la mission européenne. Je peux attester qu'il fut un président merveilleux et inspiré puisque je servis comme missionnaire et que j'eus le bonheur d'avoir d'agréables rapports étroits avec lui. Il était infatigable dans ses efforts pour répandre les principes de l'Évangile. Son amabilité et son affabilité lui valurent ainsi qu'à l'Église des milliers d'amis. Les missionnaires l'aimaient et le respectaient car il était un merveilleux dirigeant.

En décembre 1906, à la fin de sa mission, il publia dans le *Millenial Star*

un discours d'adieu aux saints et aux missionnaires dont je reproduirai ici une partie:

«Aux saints et aux missionnaires de la mission européenne:

«Il y a trois ans, le 28 novembre, je débarquai à Liverpool et je fus accueilli par le président Francis M. Lyman et ses associés dans le bureau de Liverpool. Aujourd'hui il s'est écoulé trente-cinq mois depuis que j'ai assumé la présidence de la mission européenne. Le temps a passé très rapidement. J'ai été très occupé et j'ai vraiment pris plaisir à mon travail. La mission se trouvait dans une très belle condition et je me suis efforcé de rester à la hauteur de mon prédécesseur.

«La principale chose de ma mission pour laquelle je suis reconnaissant, c'est la visite du président de l'Église à la mission européenne, pour la première fois depuis sa création. La visite du président Joseph F. Smith et de son groupe a fait une grande joie aux missionnaires et aux saints et elle a engendré beaucoup de bien. Je prie sincèrement pour qu'il revienne et que son séjour soit plus long pour qu'il puisse mieux visiter les diverses parties de la mission.

«Depuis mon arrivée, neuf cent seize missionnaires se sont inscrits à Liverpool.

«Je n'ai que des paroles de félicitations et de remerciements envers mes adjoints du bureau de Liverpool et envers tous les présidents de mission et de district qui ont travaillé sous ma juridiction. Je suis très reconnaissant envers les missionnaires pour leur énergie infatigable et leur zèle à répandre l'Évangile, et je les en remercie. J'ai tout particulièrement travaillé dans la mission britannique. Il y a eu une grande augmentation de travail fait par les missionnaires de la mission européenne concernant la distribution de brochures et de livres, les visites de maisons étrangères et les discussions au sujet de l'Évangile. Dans la mission britannique, en août, septembre et octobre, il y a eu 1 200 000 brochures distribuées, soit une augmentation de plus de 400 000 par rapport à la même période de l'année dernière. Il y a eu plus de 43 000 livres distribués soit une augmentation de plus de 28 000. Pendant le trimestre, il y eut 249 390 visites de maisons d'étrangers avec première brochure, soit une augmentation de 102 076. Il y eut 86 496 discussions au sujet de l'Évangile soit une augmentation de 39 806. Il faut réduire ces augmentations de près de trente pour cent puisque nous avons maintenant plus de missionnaires que pendant la même période de l'année dernière. La seule chose que je regrette, c'est que les baptêmes n'aient pas augmenté en rapport avec l'énorme augmentation des brochures, livres et discussions . . .

«Ainsi que les membres de ma famille qui m'accompagnent, je vais partir pour rentrer chez moi, le cœur plein d'amour, de bonne volonté et de béné-

dictions envers tous les missionnaires et les saints avec qui nous avons travaillé et avec des prières sincères pour qu'ils aient toujours le bonheur et du succès. Nos expériences de ces trois dernières années seront toujours d'agréables souvenirs pour toute la vie et nous prions sincèrement pour que les amitiés fortes qui sont nées durent toute l'éternité. Je transmets de nouveau mon amour et mes bénédictions à tous les missionnaires et les saints de la mission européenne. J'espère avoir un jour le bonheur d'accueillir un grand nombre de saints au pays de Sion ainsi que celui de revenir dans ce pays et d'y rencontrer d'autres personnes à une date future.

Liverpool, le 1er décembre 1906
Heber J. Grant.»

À son arrivée à Salt Lake City, quelques semaines seulement après son départ d'Angleterre en décembre 1906, le président Grant redevint immédiatement actif dans l'Église et dans les affaires. Lors de la conférence d'avril 1907, il fit un rapport de sa mission aux saints. L'espace limité qui m'est imparti ne me permet d'en citer que quelques paragraphes:

«Après une absence de trois ans et demi, dit-il, je me réjouis d'être de retour chez moi, dans les montagnes. Je me réjouis de la progression de l'œuvre de Dieu ici ou à l'étranger. Je veux dire aux pères et mères qui ont des fils dans la mission européenne qu'ils y font leur devoir; ce sont des garçons dont ils peuvent être fiers.

«Alors que je me trouvais au Japon, j'ai prié le Seigneur de tout mon cœur, dans les bois de ce pays, pour que je puisse succéder à frère Lyman comme président de la mission européenne. Et pourquoi? Parce que je savais pour l'avoir suivi dans le pieu de Sion de Tooele qu'il aurait bouché tous les trous, établi des ponts et mis les routes en bon état. Je savais que je trouverais la mission bien organisée et tout en bon état, avec un bon fondement sur lequel construire. J'ai construit sur ce fondement et les jeunes missionnaires m'ont soutenu dans mes efforts. Dieu nous a bénis dans le travail de l'Église dans ce pays pendant mon administration. Je sens qu'il y aura une augmentation encore plus importante sous l'administration de frère Penrose, à cause du fondement établi par frère Lyman et suivi par mes efforts. Quand les gens disent que les saints des derniers jours ne croient pas en l'éducation ni dans les recherches, ils disent tout simplement quelque chose qui n'est pas vrai. L'an dernier, rien que dans les îles Britanniques, les missionnaires ont distribué plus de quatre millions de brochures et ces brochures avaient été principalement écrites par frère Charles W. Penrose.»

V

Après un peu plus d'une année passée chez lui à assister aux conférences de pieu, le président Grant remarqua une amélioration de l'Église qu'il exprima dans son sermon de la conférence d'avril 1908:

«Il n'y a aucun doute dans mon esprit que Sion prospère et que tout va bien. Je crois, comme cela a été dit ce matin, que l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours ne s'est jamais trouvée dans une meilleure situation qu'aujourd'hui, spirituellement et temporellement et dans tous les domaines. Au cours de l'an dernier, j'ai eu l'occasion de voyager dans de nombreux pieux de Sion et je crois que les présidents de pieu, les membres du grand conseil, les évêques des paroisses et les instructeurs sont plus énergiques, plus diligents à garder les commandements de Dieu et à enseigner aux membres à vivre selon les lois de Dieu qu'avant. Je crois que les organisations auxiliaires de l'Église se trouvent dans une situation prospère, de la Société de Secours à la Primaire. Je crois que les saints des derniers jours, en tant que peuple, s'intéressent davantage à l'Évangile de Jésus-Christ et qu'ils s'efforcent d'obéir aux commandements du Seigneur avec plus de perfection qu'auparavant. Je m'en réjouis; je me réjouis de ce que le peuple aime l'Évangile; que les membres désirent que l'œuvre de Dieu progresse sur terre et qu'ils aient envie de vivre de manière à ce que leur exemple soit digne que tous les hommes les imitent.»

Pendant dix années, de son retour d'Angleterre en 1906 jusqu'à la mort de Francis M. Lyman en 1916, le président Grant resta chez lui et passa son temps à travailler dans l'Église et dans ses affaires importantes. Quand le président Lyman mourut, Heber J. Grant lui succéda en tant que président du Collège des douze apôtres et il fut mit à part pour cet important appel le 23 novembre 1916.

Lors de la conférence d'avril 1917, il exprima sa gratitude pour les occasions qu'il avait eues de servir dans l'œuvre de Dieu:

«Pendant trente-quatre ans et demi, j'ai été une des Autorités générales. J'ai été en rapport avec elles dans tous leurs conseils. Je connais le cœur de ces hommes. Je connais leurs désirs. Je connais leur dévouement envers Dieu et tout ce qui concerne l'élévation et l'amélioration de l'humanité. Je peux témoigner que je sais comme je vis que toutes les paroles prononcées par le président Joseph F. Smith ce matin pour témoigner de l'honneur, de la vertu, de l'intégrité, de la droiture des hommes qui ont présidé l'Église est vraie. Je me réjouis que dans tous mes rapports avec les Autorités générales de l'Église depuis mes six ans, je n'aie jamais entendu un seul mot, en public ou en privé, tomber de la bouche de ces hommes qui ne fût pour le bénéfice,

l'élévation, l'amélioration morale et intellectuelle, physique et spirituelle des saints des derniers jours.

«Je me réjouis qu'au cours de tous mes voyages, ici ou à l'étranger, je n'aie jamais rien trouvé, dans le monde entier, quoi que ce soit qui m'ait un peu attiré dans les enseignements d'hommes non-inspirés. Je me réjouis du fait que plus j'entre en contact avec le monde et les peuples du monde, plus je suis heureux de la force et de la puissance de l'Évangile de Jésus-Christ. Je me réjouis sans pouvoir l'exprimer du fait que le Seigneur a donné à chaque saint des derniers jours un témoignage, une connaissance personnelle de la divinité de cette œuvre dans laquelle nous sommes engagés, afin qu'en tant qu'individus, nous n'ayons pas à nous reposer sur le témoignage des autres. Je me réjouis du fait que les saints des derniers jours fidèles, loyaux, sincères et patriotes jouissent aujourd'hui au maximum de toutes les manifestations du pouvoir ainsi que des dons et des grâces de l'Évangile qui existaient dans l'Église lorsque le Sauveur se trouvait sur terre ou tout de suite après sa crucifixion. Je me réjouis du fait que lorsque l'Évangile a été prêché dans le monde entier, des hommes et des femmes de toutes les dénominations et les climats lui ont prêté obéissance et j'ai parlé de cela dans les diverses conférences de l'Église entière. Je me réjouis que lors de la prédication de l'Évangile, des hommes, à l'aide de toute leur sagesse du monde, n'aient jamais pu capturer aucun des jeunes hommes loyaux et fidèles qui sont allés le proclamer.»

VI

Le 19 novembre 1918, le président de l'Église, Joseph F. Smith, mourut à la Beehive House, à Salt Lake City. La mort de ce grand homme dissolvait le collège de la Première Présidence. Quatre jours plus tard, le 23 novembre, pendant une réunion du Conseil des Douze, Heber J. Grant fut choisi pour ce poste élevé à l'unanimité par ses frères. La veille de cet événement important, le président Grant avait fêté son soixante-deuxième anniversaire. Pendant trente-six ans, il avait servi en tant que membre des Douze. Il avait voyagé beaucoup et loin pour les intérêts de l'Église. Sa diligence et son zèle envers l'édification du royaume de Dieu avaient été inlassables. Il avait obéi aux lois et aux commandements; il avait été un serviteur fidèle et dévoué; et maintenant il était appelé à supporter le fardeau de la présidence. Tous les doutes qu'il pouvait avoir à l'esprit au sujet de la sagesse du choix avaient disparu à la suite de ce que le président Joseph F. Smith lui avait dit quelques heures avant sa mort:

«Le Seigneur vous bénisse, mon garçon, le Seigneur vous bénisse, avait dit le président Smith. Vous avez une grande responsabilité. N'oubliez jamais qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu et non de l'homme. Le Seigneur est plus grand que n'importe quel homme. Il sait qui il veut pour diriger son Église et il ne commet jamais d'erreur. Que le Seigneur vous bénisse.»

À cause de l'épidémie de grippe qui faisait rage dans le pays, au début de 1919, la conférence générale de l'Église qui avait toujours lieu en avril fut repoussée en juin. À ce moment-là, tout le corps de la prêtrise, en votant par collège, soutint le président Grant comme président de l'Église. Tous les membres suivirent en votant à l'unanimité leur approbation du choix. Le président Grant se leva alors et dit ce qui suit:

«Je me sens petit, au-delà de toute langue que Dieu m'a accordée pour l'exprimer, à être ici devant vous ce matin, à occuper le poste auquel vous venez de me soutenir par vos votes. Je me rappelle m'être trouvé devant une assemblée, à Tooele, après avoir été soutenu comme président de ce pieu, alors que j'étais un jeune homme de vingt-trois ans, engageant envers elle ce qu'il y avait de mieux en moi. Aujourd'hui, je suis ici en toute humilité, reconnaissant mes faiblesses, mon manque de sagesse et de connaissance et mon manque de capacités à occuper la position exaltée où vous m'avez soutenu par vos votes. Mais ce que j'ai dit dans ma jeunesse à Tooele, je le redis ici aujourd'hui: avec l'aide du Seigneur, je ferai de mon mieux pour répondre à toutes les obligations qui m'incombent en tant que président de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours au mieux de mes capacités.

«Je ne demanderai à personne d'être plus libéral de ses moyens que je ne le suis des miens, selon ce qu'elle possède, pour faire avancer le royaume de Dieu. Je ne demanderai à aucun homme de respecter la Parole de Sagesse de plus près que je la respecte. Je ne demanderai à aucun homme de se montrer plus consciencieux et prompt à payer la dîme et les offrandes que moi. Je ne demanderai à aucun homme d'être plus prêt et désireux de venir de bonne heure et de repartir tard et de travailler de toute la puissance de son esprit et de son corps que je ne le ferai avec humilité. J'espère avoir les bénédictions du Seigneur et je prie pour cela, reconnaissant librement et franchement que sans les bénédictions du Seigneur il me serait impossible de réussir dans ce poste élevé où j'ai été appelé. Mais comme Néphi autrefois, ‹je sais que le Seigneur ne donne aucun commandement aux enfants des hommes, sans leur préparer la voie pour qu'ils puissent accomplir ce qu'il leur commande›. C'est avec cette connaissance dans le cœur que j'accepte cette grande responsabilité sans craindre les conséquences, sachant que Dieu me soutiendra comme il a soutenu tous mes prédécesseurs qui ont oc-

cupé ce poste, si je travaille toujours avec humilité et diligence, recherchant toujours les conseils du Saint-Esprit; et c'est ce que je m'efforcerai de faire.»

VII

Du mois de novembre 1918 au 1er mai 1945, le président Grant présida toutes les activités des saints des derniers jours dans le monde entier. Son administration dépassa en durée celle de tous les présidents de l'Église à part celle du président Brigham Young. Il eut donc l'occasion de mettre sa politique en pratique et d'exercer une influence sur l'édification et l'amélioration de cette grande œuvre des derniers jours.

La contribution la plus importante que fit le président Grant à l'Église pendant sa présidence fut peut-être d'avoir pu rencontrer et fréquenter les grands et les personnes influentes de la nation, d'avoir pu briser l'opposition, d'avoir pu détruire les préjugés et de s'être fait des amis pour les saints des derniers jours. C'était un missionnaire remarquable. Je me souviens de ce qu'il dit à la conférence générale de 1921 lorsqu'il fit état d'un discours qu'il avait fait au Knife and Fork Club de Kansas City, au mois de décembre de l'année précédente:

«Je crois que notre peuple a d'excellentes raisons de se réjouir dans le domaine de la bonne volonté et de l'amitié qui existent aujourd'hui pour lui, parmi ceux qui ne sont pas de notre religion, par comparaison avec la situation qui existait il y a quelques années. Je ne connais aucune chose parmi celles qui se sont produites dans mon expérience, pendant le temps très long pendant lequel j'ai été une des Autorités générales de l'Église, qui ne m'ait montré d'une manière plus frappante le changement de sentiments vis-à-vis des saints des derniers jours que la réception qui me fut accordée en décembre dernier quand j'allai à Kansas City et fis un discours sur «Les réalisations du mormonisme». Quand je pense au fait que dans le meilleur hôtel de cette ville merveilleuse et progressiste . . . on me permit de parler à moins de seize kilomètres d'Independence, l'endroit d'où les saints des derniers jours furent expulsés sur ordre d'extermination du gouverneur de l'État, le gouverneur Boggs, et de proclamer les réalisations des saints des derniers jours, de raconter les prophéties de Joseph Smith, de donner à ces hommes qui étaient assemblés là, plus de trois cents parmi les principaux hommes d'affaires influents de la ville, le témoignage de Josiah Quincy* concernant le

* Un auteur qui rendit visite à Joseph Smith et publia un récit de cette visite, racontant l'impression que lui fit le prophète (N. d. T.)

prophète Joseph Smith, de leur répéter le grand cantique pionnier ‹Venez, venez›, de raconter les vicissitudes, les expulsions et les persécutions des saints des derniers jours et de voir ce groupe d'hommes représentatifs recevoir ce discours avec approbation, d'y applaudir en plusieurs endroits, et de voir beaucoup d'entre eux venir me trouver après la réunion, me serrer la main et me féliciter pour mon discours; et de voir certains membres du bureau des directeurs de ce grand club, le Knife and Fork Club de Kansas City (que l'on m'a dit être le deuxième club-repas des États-Unis après le Gridiron de Washington) de les voir me dire qu'ils espéraient me revoir pour entendre encore parler de notre peuple; et puis ensuite le fait de penser que le prophète et ses disciples au début furent expulsés du Missouri, que beaucoup d'entre eux furent assassinés, que toutes sortes de crimes furent commis contre le peuple, que les biens furent confisqués, que nous n'avons jamais rien reçu en dédommagement des biens que nous y possédions, qu'aujourd'hui encore une partie de ce pays fertile où nous avons voyagé est cette terre qui appartenait à notre peuple (et quand vous consultez de nombreux titres de propriété, vous pouvez voir que le titre est axé sur l'évêque de l'Église ‹mormone› et que c'est seulement à cause du temps qui s'est écoulé que les gens se sont procuré les titres d'accession à la propriété et non pas parce qu'elle avait été payée), je vous dis de réfléchir un moment aux expulsions et aux persécutions des saints des derniers jours qu'aucune langue ne peut décrire et aucune plume ne peut dépeindre; et ensuite de réaliser qu'il existe un sentiment maintenant dans cette communauté parmi les gens qui y vivent là, exactement à l'endroit d'où le président Joseph Smith, le prophète du Dieu vivant et d'autres furent chassés. Le fait d'y avoir été invité à parler des réalisations du ‹mormonisme› et d'avoir vu ce discours accepté à bras ouverts montre un merveilleux changement dans les sentiments.»

L'exemple précédent ne décrit que l'une des centaines de fois où le président Grant s'est rendu dans diverses régions des États-Unis pour y exercer le prestige dû à son office élevé pour présenter la vérité au peuple et s'y faire des amis pour les saints des derniers jours. Ce changement de sentiments envers le peuple mormon se produisit surtout grâce à ses inlassables efforts personnels.

Sous l'administration du président Grant, les organisations de l'Église se développèrent. En 1918, quand il débuta à son poste, il y avait 75 pieux et 843 paroisses et branches indépendantes. Le rapport fait à la conférence d'avril 1943 montre qu'il y avait 143 pieux et 1 242 paroisses et branches indépendantes.

Malgré la croissance rapide de l'Église, les qualités spirituelles de ses membres ne s'amoindrirent pas. En octobre 1937, le président Grant fit une

déclaration concernant les qualifications des officiers de l'Église, déclaration que je considère comme étant la plus importante depuis l'époque de Joseph Smith. Il a dit à cette occasion:

«J'ai annoncé ici, lors de la réunion de prêtrise d'hier soir et j'ai décidé de l'annoncer de nouveau, que nous attendons de tous les officiers généraux de l'Église, de chacun d'eux à partir de maintenant, qu'ils paient complètement et absolument la dîme, qu'ils respectent vraiment et réellement la Parole de Sagesse; et nous demandons à tous les officiers de l'Église et à tous les membres des bureaux généraux et à tous les officiers de paroisse et de pieu s'ils ne vivent pas selon l'Évangile, s'ils ne paient pas honnêtement et consciencieusement la dîme, de bien vouloir se retirer à moins de vivre à partir d'aujourd'hui selon ces clauses.

«Nous sentons que dans tous les pieux de Sion, chaque président de pieu, chaque conseiller d'un président de pieu, chaque greffier de pieu et chaque membre du grand conseil qui se trouvent à la tête des membres du pieu, nous leur demandons de bien vouloir se retirer sauf s'ils vivent dans le respect de ces lois. Ils ont la responsabilité de la présidence et à partir d'aujourd'hui, tout officier qui préside doit dire: ‹Je vais servir le Seigneur pour que mon exemple soit digne d'imitation.›

«Aucun homme ne peut enseigner la Parole de Sagesse par l'Esprit de Dieu s'il ne la respecte pas. Aucun homme ne peut proclamer l'Évangile par l'intermédiaire de l'Esprit de Dieu à moins de vivre sa religion; et avec cette tâche importante qui se trouve maintenant devant nous, nous devons renouveler notre loyauté envers Dieu, et je crois sans l'ombre d'un doute que Dieu inspire, bénit et multiplie notre avoir lorsque nous sommes honnêtes envers lui. Nous ne voulons pas à notre époque une répétition des conditions dont nous ont parlé les Écritures à l'époque où le Seigneur se déclarait trompé parce que les hommes ne vivaient pas selon la loi financière que Dieu avait révélée.

«Je prie maintenant du fond du cœur que Dieu accorde à chaque homme et à chaque femme qui a un office dans un pieu ou une paroisse l'esprit, le sentiment et la détermination à partir de maintenant de renouveler leurs alliances avec Dieu, de vivre leur religion; et si nous sommes trop faibles pour faire cela, nous devrions nous retirer et laisser notre place à quelqu'un d'autre.»

Le président Grant mit à nouveau l'accent sur ce point important lors de la conférence d'avril 1938:

«Je veux exprimer à cette grande assemblée que j'apprécie profondément tout ce qui a été dit. J'y souscris de tout mon cœur et je vais répéter ce que j'ai dit pendant dix ou quinze minutes à la fin de la conférence d'il y a six

mois. Je demande à tout homme et à toute femme qui occupe un poste de responsabilité et dont c'est le devoir d'enseigner l'Évangile de Jésus-Christ de vivre selon ce dernier et de garder les commandements de Dieu afin que leur exemple puisse l'enseigner; et s'ils ne peuvent vivre selon lui, nous continuerons à les aimer, nous continuerons à les prendre dans nos bras, nous continuerons à prier pour eux afin qu'ils deviennent assez forts pour vivre selon lui. Mais à moins de pouvoir vivre ainsi, nous leur demandons de bien vouloir se retirer pour que ceux qui vivent selon l'Évangile puissent l'enseigner. Aucun homme ne peut enseigner l'Évangile de Jésus-Christ sous l'inspiration du Dieu vivant et le pouvoir d'en haut à moins de vivre selon lui. Il peut continuer en tant que membre et nous ne le gênerons jamais car l'Évangile est amour et pardon mais nous voulons des hommes et des femmes fidèles comme officiers de la prêtrise et de la Société de Secours. Et aucun homme n'a le droit de faire partie d'un grand conseil s'il ne peut se lever et dire qu'il sait que l'Évangile est vrai et qu'il vit selon lui.»

VIII

Même en approchant des quatre-vingts ans, le président Grant était toujours actif; il dirigeait toujours les affaires d'un peuple important. Il pouvait jeter un regard sur sa longue vie et être certain d'avoir réussi dans tous les domaines. Si, comme on l'a dit: «La richesse d'un homme consiste dans le nombre de choses qu'il aime et bénit et qui l'aiment et le bénissent en retour», alors nous pouvons dire que le président Grant a vraiment accumulé un grand trésor. Il a eu de l'effet sur la vie de nombreux milliers de personnes et en retour il a ressenti leur amour sincère et leur appréciation.

En octobre 1937, il a rendu le témoignage fervent suivant dans la chapelle de Portland, en Oregon:

«Je veux vous rendre témoignage et vous dire que chaque goutte de mon sang, chaque once de sagesse de mon cerveau vous témoignent que sans l'ombre d'un doute, je suis converti à ma religion. Nous avons l'Évangile! Nous avons le plan de vie et du salut et je le sais! Nous avons tous les dons, toutes les prophéties, le pouvoir de guérir et tout ce qu'ils avaient dans l'ancien temps. Je suis le monument vivant à la gloire du pouvoir de guérison du Dieu tout-puissant. On m'avait laissé pour mort. Ma femme qui est morte a rendu visite à ma femme qui est vivante et lui dit que ma vie n'était pas ter-

minée, et bien qu'il y ait eu un début de septicémie, je recouvrai la santé et depuis ce moment-là, j'ai élevé ma voix en Irlande, en Angleterre, en Belgique, en Norvège et en Suède, de Portland, dans le Maine, jusqu'à Portland en Oregon, à Hawaï, au Japon, de la Californie à la Floride et des deux côtes des États-Unis en disant qu'aussi sûrement que je vis, je sais que Dieu vit car il a entendu mes prières et y a répondu, moult et moult fois. Je sais que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, le Père éternel. Je sais que Joseph Smith est un prophète de Dieu et que Dieu nous aide à vivre de façon à ce que les autres voyant nos bonnes actions étudient le plan de vie et du salut. C'est ce que je demande au nom de Jésus-Christ. Amen.»

IX

Au cours de ses dernières années, le président Grant fit presque tous les jours, selon le temps, une longue promenade en automobile, dans les environs ou dans les cañons pittoresques tout proches. Pendant ces promenades, lui et Mme Grant étaient toujours accompagnés de membres de la famille ou d'amis. Il n'était heureux que lorsque l'automobile était pleine et que d'autres pouvaient apprécier les paysages qui lui apportaient une telle joie et une telle satisfaction. Mme Nibley et moi-même nous fûmes souvent invités et nous jouîmes ainsi de sa compagnie pendant ses dernières années. Nous ne sommes pas prêts d'oublier sa bonté envers nous ni son intérêt constant en notre bien-être.

Aussi longtemps que sa santé le lui permit, le président Grant passa chaque jour quelques heures au bureau, dans le Church Office Building qui se trouvait à South Temple Street. Là il avait des réunions avec les frères, parlait à ses amis ou à des étrangers, dictait des lettres ou s'occupait de tout ce qui était porté à son attention. Bien que sa santé physique ait été altérée par une paralysie partielle dont il avait souffert en 1940, il avait l'esprit clair, alerte et actif.

Comme son médecin lui avait conseillé de ne pas faire de discours en public au cours de la conférence générale d'avril 1943, il dicta une longue déclaration qui fut lue aux saints assemblés. Je regrette de ne pouvoir la reproduire en entier mais je la citerai brièvement.

«Je veux remercier les membres de leurs prières au sujet de ma santé, dit-il. Je ne suis pas en bonne santé depuis plus de trois ans et pourtant pendant toute cette période, je n'ai jamais souffert . . . Le Seigneur a été bon envers moi et il a répondu aux prières des membres ainsi qu'aux miennes

afin que tant que le Seigneur me laissera ici sur terre, je puisse physiquement et mentalement poursuivre l'avancement de son œuvre.»

La grande guerre qui faisait rage sur toute la terre était une source continuelle d'anxiété pour lui. Il exprima ses sentiments à cet égard dans une autre déclaration qui fut lue au cours de la conférence d'octobre de 1943.

«Je prie de tout mon cœur et de toute mon âme que cette guerre finisse dès que le Seigneur estimera qu'elle le doit, et je prie de tout mon cœur pour que l'influence douce et consolatrice de l'Esprit du Seigneur soit avec tous ceux dont les êtres chers sont au combat.»

Une année entière s'écoula et la santé du président Grant déclinait petit à petit mais son désir de servir et de poursuivre ses tâches importantes ne diminuait pas avec les années. Au fur et à mesure que sa vie avançait, son esprit semblait devenir plus éclatant. Lors de la conférence d'octobre 1944, il exprima sa gratitude à son Père céleste pour les bénédictions qu'il avait reçues.

«Je peux de nouveau me trouver avec vous au cours d'une autre conférence générale et je rends témoignage que je sais que je me trouve ici par le pouvoir de guérison et de soutien de Dieu. Si le Seigneur le veut, dans six ou sept semaines, j'entamerai la quatre-vingt-neuvième année de ma vie et il se sera écoulé soixante-deux ans depuis que je suis devenu apôtre et j'aurai servi vingt-six ans en tant que président de l'Église. En tout cela et en beaucoup d'autres choses, le Seigneur m'a bénit grandement et je suis reconnaissant de pouvoir dire que je me sens mieux maintenant qu'au cours de ces dernières semaines et de ces derniers mois.»

Pendant l'hiver 1944–45, il passa moins fréquemment de temps au bureau. Mais envers ceux qui lui rendaient visite chez lui, il était toujours ce même ami bon, prévenant et affectueux. Il ne put assister à la conférence d'avril 1945 mais il dicta une longue déclaration qui fut lue à la multitude assemblée. Ce fut l'une des plus ferventes et des plus belles qui soit jamais sortie de son esprit et de son cœur. Dans cet appel émouvant aux saints des derniers jours, il rendit pour la dernière fois son témoignage.

«La chose la plus glorieuse qui soit jamais arrivée dans l'histoire du monde depuis l'époque où le Sauveur vivait sur terre, c'est que Dieu a bien voulu visiter la terre, avec son Fils unique, notre Rédempteur et Sauveur et apparaître au jeune Joseph Smith . . .

«L'Évangile a été rétabli sur terre dans sa pureté.

«Je vous témoigne que je sais vraiment que Dieu vit, qu'il entend nos prières et y répond, que Jésus est le Christ, le Rédempteur du monde, que Joseph Smith fut et est un prophète du Dieu vivant et que Brigham Young et ceux qui lui ont succédé l'étaient aussi . . .

«Je ne peux trouver les mots pour exprimer à Dieu ma gratitude à cause de cette connaissance que je possède.»

X

Dans la soirée du lundi 14 mai 1945, une heure à peu près avant le coucher du soleil, la presse et la radio annoncèrent au monde que le président Heber J. Grant était mort chez lui, à Salt Lake City. Bien que cette nouvelle ne fût pas surprenante, ce fut un choc pour ses nombreux amis personnels et pour les membres de l'Église du monde entier. Un grand homme, un homme bon, un sage conseiller, un administrateur capable, le septième président de l'Église, un prophète de Dieu, était parti pour se rendre dans sa demeure céleste.

Les funérailles du président Grant eurent lieu dans le Tabernacle historique de Salt Lake City, le vendredi 18 mai, à 12h 15. Une heure avant le service, ce grand bâtiment était plein de ceux qui étaient venus lui rendre un dernier hommage et l'honorer. Le premier orateur fut le président du Conseil des Douze, George Albert Smith.

«Assemblés en cette occasion solennelle, dit-il, près du cercueil qui contient un être cher, nos sentiments sont naturellement déprimés, et si c'était la dernière fois que nous devions être avec lui, cela serait pour moi une situation très déprimante. Mais cela n'en est pas le cas. Cet homme qui a été rappelé par notre Père céleste a terminé sa vie terrestre avec honneur mais si nous en sommes dignes, nous le retrouverons dans l'immortalité. Il était né il y a quatre-vingt-huit années de cela et il avait passé la plus grande partie de sa vie à chercher fidèlement à faire connaître la vérité de notre Seigneur à autrui. Pendant plus de quarante ans, j'ai été l'un de ses compagnons sur les épaules de qui a reposé la responsabilité de propager l'Évangile de Jésus-Christ dans toutes les parties du monde . . .

La formation du président Grant fut celle du caractère. Il vécut dans un foyer où il y avait des prières familiales et individuelles, matin et soir et où l'on rendait toujours grâces pour la nourriture. Dans son foyer, il apprit à honorer ses père et mère, à honorer son Père céleste et à aimer son prochain comme lui-même. Je ne connais pas d'homme qui ait été plus généreux dans la contribution qu'il fit de lui-même et des moyens qui lui tombèrent dans les mains. Il a essayé de rendre plus heureux ses frères et sœurs de toutes les fois et de toutes les croyances.»

Le deuxième orateur, le président David O. McKay, parla avec beaucoup de sentiment.

«La voix du président Grant s'est tue; les battements de son cœur se sont arrêtés mais il vit toujours car c'est à ses pareils qu'est faite cette promesse divine: ‹Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais.›

Persévérant dans ses accomplissements, sincère, honnête, probe dans toutes ses affaires, d'une expression positive, dynamique dans ses actions, intransigeant envers le mal, sympathisant avec les malheureux, magnanime au plus haut degré, fidèle dans la vie à toute confiance, tendre et plein d'attention envers ses êtres chers, loyal envers ses amis, la vérité et Dieu, tel fut notre président honoré et bien-aimé, un dirigeant distingué, un exemple digne pour l'Église et pour toute l'humanité du monde.»

Le dernier discours fut fait par le président J. Reuben Clark Jr:

«Je veux souscrire à tout le bien, et tout ce qui a été dit aujourd'hui au sujet du président Grant fut du bien, je souscris à tout le bien qu'on dira de lui, car ce fut un esprit rare qui vécut avec droiture et qui reçut de notre Père céleste les bénédictions qui vont à ceux qui gardent ses commandements et y obéissent . . .

«Que Dieu bénisse son souvenir pour nous tous; qu'il le conserve pur et brillant en nous. Puissions-nous jour après jour le comprendre et l'apprécier afin de pouvoir le suivre et vivre comme il a vécu.»

Après le service funèbre, le corps du président Grant fut conduit au cimetière de la ville où il fut enterré dans la parcelle familiale. Antoine R. Ivins offrit la prière de dédicace au bord de la tombe.